

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 1

Artikel: Le nouvel-an de Fanchette
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207491>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qu'on ètai quasu rein à la chotta que dèso lè delà dâi tât. Lè riô sè sant toumâ, lo lè la vessâ et tot cein l'a inondâ lo payi, quemet din l'E-gypte lè z'auto iâdzo qu'on no recordâve çosse ein alleint à l'écoula et qu'on lâi desâi lè plaies.

Tandu ci temps la comète risâi. Repegnîve on boccon sa quava et ruppâve noutrê truffie, bèvessâi noutron vin, noutron crâno vin de tsi no, et reguinâve de no vère segottâ et pliorâ noutrê recolte.

Ah! no z'ein a fé ellia routa. No z'a-te pas oncora amenâ 'na nièze d'Allemand po clli but que va du lo payi dâi Tessinois tant qu'à stisse dâi z'Urinois et qu'on lâi dit lo Gotâ. Clli Gotâ l'è oncora on tunnet qu'on ne lâi vâi gotta. Lè dzein sè tsapiant dein lè papâi à propou de cein et sè dânt tot que brav'homme. Parâit que lè Tutche lo voudrant clli perte (l'au z'ein faut-te!) et pu lè Capiano assebin. Ora que faut-te feré? Qu'ein sâ-ton bin pou. Lâi ara on remido, mâ l'è trau simplio po que sâi d'accuta. Vo lo baillo tot parâi, féde z'ein cein que vo voudrâi. Du qu'on ne sâ pa que fère dau Gotâ foudrâi lâi fère la *Granta sala*, que elliau de Lozena dèvessant tant ora: po granta, sarâi granta et n'è pas dein la vela, ma on boquet ein dèfro. Qu'ein peinsâ-vo? Et tot cein po 'na bourtia de comète avoué sa quava qu'on ne sâ pas de iô sor bin adrâi. L'arâi faliu, quand l'a bussâ on boccon âo ciè, ellia sacré comète, lâi einvouyi contro on naréoplane tot plliein de magnin avoué lau z'uti. Quand l'autra lè z'arâi vu veni et que lau z'arâi de:

— Lo diablo vo gardâ de mè mau.

— Et vo dâi noutrê! que l'arant répondu.

— Su la comète.

— Et vo lè magnin!

Vo z'arâi vu adan ellia vaunése fela tot d'onna teriâ tant qu'âo fin fond dâi z'Allemagne.

MARC A LOUIS.

Le patois de Blonay.

La Société d'histoire de la Suisse romande vient de publier le *Glossaire du patois de Blonay*, par M^{me} Louise Odin. M. Ernest Muret, professeur à l'Université de Genève, chargé de mettre au net le manuscrit de l'auteur, s'est acquitté de cette tâche, qui exigeait plusieurs années de labeur, avec un soin auquel tous les philologues rendront hommage. Nous ne faisons que signaler aujourd'hui à nos lecteurs l'apparition de cet important ouvrage, nous proposant d'y revenir plus au long dans un prochain numéro.

V. F.

La toile d'araignée. — « Que dites-vous du talent de mon ami le peintre X. : il a peint au plafond de mon corridor une toile d'araignée si parfaite de ressemblance que, durant toute une matinée, ma domestique s'est escrimée à essayer de l'enlever avec son balai! »

— Je dis que je crois au talent de votre ami, mais non au zèle de votre domestique.

LE NOUVEL-AN DE FANCHETTE

A LO, dis-vo, Fanchette, qu'est-ce qu'y faut que je te donne pour ton nouvel-an?

— Rien!

— Comment rien?

— C'est comme ça! Cette année on ne se donne rien; les temps sont ma foi bien trop durs pour se faire des nouvel-an. D'ailleurs, quand on a besoin de quelque chose, on se l'achète. Tous ces cadeaux de nouvel-an, c'est de la boutique, des bêtes à chagrin.

— Oh! dis donc, Fanchette, parle-vo pour toi. J'ai jamais regretté ce que je t'ai donné et puis j'ai toujours été content de tes cadeaux. Je me disais: n'est-ce pas, y a toujou l'intention, que diable! Enfin, bref! Alors, comme ça, tu ne veux donc rien?

— Non, rien. Tu me mèneras au théâtre, à Lausanne, le tantôt du Nouvel-An, et puis voilà.

— C't en règle!

*

Le jour de l'an, Fanchette et Daniel, son mari, dînent à 11 heures et prennent à midi le train pour la capitale.

Sur la place de la gare, à Lausanne, Daniel rencontre soudain un de ses vieux camarades du service militaire.

— Hé! salut, François, quel bon nouveau? On te la souhaite heureuse et longue.

— Ti possible! Daniel! Y a un siècle qu'on s'est pas vu. Qu'est-ce que tu deviens? Je me disais justement l'autre jou: tiens, c'est curieux, on ne voit plus cette charrette de Daniel; bien sû qu'il aura passé l'arme à gauche. Salut! mon vieux caporat; oh! quel plaisir de te revoir, tout de même! A propos, bonjou, madame, bonne année!

— T'emballe pou un François. Moi aussi, je te croyais mort. Oh! mais, on ne défile pas comme ça, nous autres! On est des gaillards d'attaque, des vieux de la vieille, qu'en dis-tu?

— Alo! Là-dessus, on va vite en piquier un aux Deux-Gares. Vous venez avec nous, madame?

— Oh! non, merci bien, je n'ai pas soif. Et Daniel non plus ne doit pas avoir soif. On sort de dîner.

— Eh bien, c'est justement; venez avet nous; ça nous fera toujou un verre de moins, si vous avez peur...

— Non, mossieu, je vous dis, merci bien. D'ailleu on n'a pas le temps. On va au théâtre et on n'a pas encore les biêts.

— Mais, su le pouce. Allons, Daniel, un demi, et c'est tout.

— Tu comprends, Fanchette, que je peux pas refuser à l'ami François. On s'est pas revu depuis le dernier cours de répétition.

— En tout cas, moi, je n'y vais pas. Et puis tu sais qu'on a tout juste le temps d'aller au théâtre.

— Allons, allons, on a tout le temps; au Nouvel-An y ne commencent jamais à l'heure; les comédiens sont comme nous, y font la fête.

— Eh bien va comme il est dit. Faites vite. Pendant ce temps, je monte toujou en ville, pou faire une commission. Je te retrouverai devant la porte du théâtre. Mais tu sais, Daniel, ne me fais pas droguer, au moins, parce que je me renvais tout de suite.

— N'aie pas peur; on se connaît. Hein, François?

— Alo! Su le pouce, madame, su le pouce!

*

Depuis vingt minutes, madame Fanchette fait les cent pas devant le théâtre. Daniel ne revient pas. C'est la dernière qui sonne. La foule se presse au guichet. Dans quelques minutes le rideau va se lever.

Et toujours pas de Daniel. Il arrive enfin.

— Alo, pou l'amou du ciel, qu'avez-vous pu faire? Voilà bientôt une heure que je t'attends. Quelles pèdzes que ces hommes; ti possible, est-y permis. On va être trop tard.

— Mais non, mais non. T'inquiète pas.

— Je te dis qu'on ne va plus trouver de biêts.

— Plus de biêts!... Plus de biêts!... En voilà encore une idée... Y en a toujou... Y manquera plus qu'y me refusent des biêts. Ça se passerait pas comme ça, au moins.

Pendant qu'ils discutent, la foule a disparu dans le théâtre. Fanchette et son mari sont restés seuls à la porte. Les promeneurs se retournent en souriant à l'ouïe du colloque des deux braves campagnards.

Daniel est entré dans le vestibule. Les guichets sont fermés. Un écriteau annonce qu'il n'y a plus de billets.

Daniel qui n'en peut croire ses yeux et com-

mence à redouter les justes reproches de sa femme, restée sur le trottoir, s'approche de l'agent de service.

— Dites voi, monsieur, c'est vrai qu'y a plus de biêts pour ce tantôt?

— Vous le voyez bien.

— Laquelle, tout de même!... Mais... en payant?...

— Vous êtes drôle, vous, il ne s'agit pas de payer. Quand il n'y a plus de billets, il n'y en a plus, que diable!

— Charrette!... Et nous qu'on vient du dehors, avet ma femme qui m'attend là-devant.

— Eh bien y vous faut revenir ce soir; il y a une nouvelle représentation.

— Oh! ce soir... ce soir... c'est bon à dire. On sera rentré, ce soir. Si vous croyez qu'on peut comme ça rester dehors, quand on a des bêtes à gouverner.

— Alors, il vous faut aller au Kursaal.

— Au Kursaal?... Tiens, c'est une idée. Où ça est-y déjà?

— A Bel-Air.

Daniel ressort. Sa femme, qui a deviné, l'attend, furieuse.

— Alo! c'est comme je te disais?... Y a plus de place?

— Plus de place!... C'est pas qu'y ait plus de place;... seulement, c'est plein, y a pas mèche d'entrer. Et puis quoi, ça peut arriver; y a pas à discuter. D'ailleu, on va au Kursaal; y paraît que c'est beaucoup plus joli.

*

Daniel et sa femme, qui continue de bougonner, se dirigent du côté de Bel-Air.

Daniel s'en va au bureau tandis que sa femme reste dans la rue.

Un petit rideau vert est glissé devant le guichet. Daniel frappe à la vitre. Le caissier ouvre et demande:

— Que désirez-vous?

— Je voudrais deux biêts.

— Je regrette; il n'y en a plus.

— Comment, il y en a plus! Ah! vous savez, faudrait pas me la faire!

— Dites donc, soyez poli, quand je vous dis qu'il n'y a plus de billets, c'est qu'il n'y en a plus.

Daniel se radoucissant:

— Enfin, mossieu, faut pas vous fâcher, voyons... en payant?...

— Mais enfin, je vous dis qu'il n'y a plus une place; je n'ai que faire de votre argent.

Daniel, cette fois, n'en mène pas large, en songeant à sa femme. Lorsqu'il revient auprès d'elle, qui de nouveau a compris, elle demande d'un ton sec:

— Eh! bien?... eh! bien?...

— C'est un peu fort! T'emballe si y ne se sont pas donné le mot. En voilà encore une ville que ce Lausanne!

— Oh! ne crie pas tant après Lausanne; c'est toi, le coupable. Oh! votre diable de manie d'aller toujours boire des verres. C'est un joli Nouvel-An que tu me fais passer là, avec!

— Enfin, voyons, Fanchette, est-ce ma faute? Aussi qu'est-ce que les gens ont à venir comme ça tous le même jour au Théâtre et au Kursaal! Est-ce au moins assez bête!

— Mais ne savez-vous pas aller au «Lux», fait un monsieur qui avait entendu la conversation des deux campagnards. C'est un cinéma très intéressant.

— Oh! merci bien, mossieu, pour votre obligeance. Vous concevez, c'est pas pour moi; c'est pour ma femme. Je lui avais promis de la mener au théâtre pour son nouvel-an, et puis... Enfin bref, merci bien. On va donc aller voir à ce «Lux». J'y suis jamais allé, mais je sais où c'est, vis-à-vis d'en face d'une pharmacie, n'est-ce pas?

— C'est bien ça, rue St François.

*

Au Lux, comme au Théâtre, comme au Kur-saal, plus une place. Fanchette, au comble de la colère, ne disait plus mot et Daniel n'osait, crainte d'explosion, rompre ce silence inquiétant. Il suivait, la tête basse, sa femme qui avait pris les devants et semblait se diriger vers la gare.

Au bout d'un quart d'heure, alors qu'il n'y avait plus à douter des intentions de sa femme, Daniel, d'une voix à laquelle il s'efforçait de donner un air d'assurance, demanda :

— Mais, dis donc, Fanchette, qu'est-ce qui te prend?... Où vas-tu ?

— Je me rentourne.

— Où?... A la maison ?

— En voilà une question !... A la maison, oui ! C'est encore là qu'on est le mieux, au Nouvel-An, quand on a des hommes qui ne savent pas se conduire.

— Mais, enfin, voyons, faut pas te fâcher. On ne veut pourtant pas se rentourner comme ça, sans avoir rien vu. Ecoute... si on allait en carrousel ; y paraît qu'y en a su la Riponne qui sont de toute beauté ?

— Tais-toi, vieux fou ! C'est bien à notre âge qu'on va en carrousel. Ah ! ça te ressemble bien.

— Pourquoi pas ?... au Nouvel-An ! En tout cas, on ne veut pas s'en aller sans avoir pris quelque chose.

— Comment ! n'as-tu pas assez bu comme ça ?

— C'est pas pour moi... mais... toi...

— Je n'ai besoin de rien.

— C'est pas possible...

— Je n'ai pas soif... Je n'ai jamais soif, moi.

— Tu as bien de la chance, tout de même.

Sur ces mots, Daniel, penaud, réduit au silence, suivit Fanchette, comme un petit chien fouetté suit son maître. Et ils reprirent le train.

J. M.

Minimum. — Certain professeur, dont l'esprit était à la hauteur de sa taille, vraiment par trop au-dessus de la moyenne, venait de se marier.

Les extrêmes s'attirent, dit-on ! C'est bien possible.

En tout cas, ce géant avait choisi pour compagne une femme de taille lilliputienne.

Le contraste entre les deux époux était le thème de plaisanteries interminables dont le professeur prenait gaiement son parti et auxquelles il répondait avec belle humeur :

« Que voulez-vous, mes amis ! La femme étant pour nous autres hommes un « mal nécessaire », j'ai voulu, pour ma part, en prendre le moins possible. »

R.

CHAMPS ET PAVÉ

TOUJOURS l'éternel refrain : « L'agriculture manque de bras ! » Ce n'est pas étonnant ; les paysans émigrent tous. Un mirage trompeur les attire vers la ville, où ils s'imaginent, dans leur « candeur naïve » — car c'en est, pour sûr — que la vie est plus aisée qu'aux champs.

Oh ! sans doute, le citadin est moins souvent que le campagnard en conflit avec les éléments. Tout au plus, la pluie, quand elle tombe en ouragan, peut-elle baigner le bas des tonneaux de l'homme des villes ; tout au plus, la grêle peut-elle briser quelques carreaux aux fenêtres et lanternes ; le gel rend le pavé glissant et cause quelques chutes plus ou moins sérieuses, très désagréables, en tout cas, pour ceux qui en sont victimes. Mais c'est là tout. Bilan : une note de tonnelier, une note de vitrier ou de médecin.

C'est, au contraire, par milliers de francs que se comptent les dégâts que peut causer à l'agriculture un gel tardif, une chute de grêle, une pluie violente ou continue.

Mais, ceci mis à part, le citadin n'est pas exempt, certes, de mécomptes et d'épreuves de tout genre, et les conséquences en sont souvent bien plus lentes à se dissiper que celles qui atteignent l'agriculteur. Non, la vie n'est point rose, en ville, et le paysan dont la situation n'est pas désespérée et sans issue a-t-il tout avantage à rester à la campagne et à continuer de cultiver en paix le champ que lui ont laissé ses aïeux.

Comme il avait raison ce journal, le *Morgenblatt*, quand il publiait les lignes suivantes, traduites par M^{me} Paulsen-Pradez :

*

« Quand les citadins viennent à la campagne, ils sont élégamment vêtus et fainéantent tout à leur aise sur les coteaux ensoleillés, tandis que les travaux des champs sont en pleine activité. Et quand le paysan, lui, se rend en ville, il voit des gens bien habillés battre le pavé d'un air insouciant, en vrais badauds qu'ils sont. Cela le porte à croire que les habitants des villes n'ont rien à faire qu'à se donner du bon temps.

» Et toutes ces belles et grandes maisons ! Et tous ces brillants étalages ! Il lui semble vraiment qu'on doit mener en ville une existence de roi. Puis les journaux parlent de théâtres, de concerts, d'expositions artistiques, de conférences, de discussions publiques, en un mot de tout ce qu'on peut voir et entendre dans un grand centre. Et le paysan se dit alors à part lui : « Ah ! si je pouvais seulement vendre ma ferme et m'établir là-bas ! »

» Eh bien, après tout, c'est faisable. Et plus d'un se décide à tenter l'aventure. « Nous trouverons certainement quelque chose à faire, » se disent-ils. Et les voilà partis. Mais qu'arrive-t-il ? Les places sont-elles à leur disposition ? Pauvres gens ! Ils auront bientôt à rabattre de leurs espérances.

» Tout d'abord ils essaient d'obtenir un emploi de bureau quelconque. Manier la plume est aux yeux du paysan tout ce qu'il y a de plus enviable. Avant peu, cependant, il se voit obligé de renoncer à cette idée. Le fait est que les postes vacants sont rares ; et, quand par hasard il s'en trouve un, aussitôt les postulants abondent ; et ce sont des gens instruits et expérimentés, car on n'en veut pas d'autres. En définitive, un seul d'entre eux obtient le poste : celui qui produit les meilleurs certificats, et encore faut-il que ces pièces soient signées par des hommes connus et compétents.

« Eh bien, pense notre paysan, essayons d'entrer dans un magasin. » A défaut d'un emploi de premier ordre, il faut savoir se contenter d'un emploi secondaire. Ne soyons pas trop exigeant. Mais ses recherches lui montrent que, là aussi, la concurrence est énorme. Ceux d'ailleurs qui n'ont pas une certaine habitude des affaires n'ont aucune chance d'être admis.

» Il se décide alors à commencer par le commencement, comme simple garçon à tout faire, malgré la modicité du salaire. Mais bientôt il s'aperçoit que cela non plus ne va pas. La plupart sont tenus longtemps aux emplois subalternes et quand, à force de peine, ils réussissent à s'élever de quelques degrés sur l'échelle sociale, la foule y est si compacte qu'il n'y a absolument pas moyen pour ceux d'en bas de se faufiler plus haut.

» Reste la ressource de se placer comme volontaire, sans salaire aucun, peut-être même en devant payer une certaine somme pour travailler jour après jour, et pendant des années, plus durement que n'importe quel paysan. Et si au bout du compte on obtient une misérable paie, ce n'est même pas de quoi vivre.

» Vraiment, tout cela donne à penser. « Mais, se dit le paysan, le malheur pour moi, c'est de n'être pas connu. » Et il ne se décourage point encore. Il essaie de nouer des connaissances, de trouver des protecteurs. Enfin il réussit à obtenir un emploi ; mais le patron, au bout de peu

de jours, s'aperçoit que ce brave homme n'est pas du tout son affaire, et le voilà aussitôt congédié.

» Que devenir, maintenant ? Se faire ouvrier, menuisier, peut-être ? Ou bien encore forgeron, maçon, tailleur ? En tous cas, pour chacun de ces états il lui faudrait plusieurs années d'apprentissage. Et il n'a pas le temps d'attendre, il faut absolument qu'il gagne quelque chose. Du reste, il commence à comprendre que ce n'est pas un tel venez-y-voir que d'être menuisier, forgeron ou tailleur.

» Non, il entreprendra plutôt lui-même un petit commerce. Il loue donc un modeste logis et, avec ses derniers sous, se procure du beurre et des saucissons, qu'on lui fait payer fort cher. Faire le commerce est un art qui ne s'apprend pas du premier coup. Il vend bien une partie de ses marchandises, mais le reste vieillit et se gâte, de sorte qu'il doit la jeter. Au bout de fort peu de temps, il est absolument sans ressources. Le voilà sur le pavé, les mains vides. Ces mains, elles sont fortes, peut-être ; mais à quoi bon, s'il ne sait à quoi les employer ?

» Bientôt après nous le retrouvons sur la place du marché, parmi ces portefaix toujours à l'affût d'un misérable gain. Quand vient le soir, il retourne chez lui, la bourse et le ventre vides, chez lui, c'est-à-dire là bas, dans le quartier populaire. Il habite une petite chambre avec trois ou quatre compagnons. Fatigué de son inaction même, et tout à fait découragé, il se jette sur le banc vermoulu qui lui sert de lit. Et, tandis qu'il est étendu là, les yeux fixés dans le vide, il lui semble voir la jolie ferme qu'il a vendue, les prés couverts d'herbe et de fleurs, les champs de blé que le vent fait ondoyer, et la forêt verte et fraîche formant un cadre enchanteur à ce tableau. Chevaux, vaches, chèvres, il revoit tout distinctement et pousse un profond soupir. « Ah ! si seulement je pouvais retourner là-bas ! » pense-t-il. Mais c'est trop tard : il s'est barré lui-même la route ; sa vie est perdue ; désormais il ne sera qu'une unité de plus dans les rangs de la vaste armée des prolétaires. »

Adresse. — Un jeune homme très honnête mais très turbulent, un peu noceur même, avait souvent des démêlés avec la police, qui chaque fois, le gardait un jour ou deux.

— Diable ! lui dit un jour un de ses amis, avec la vie que tu mènes, on ne te voit plus, on ne sait même plus où t'écrire.

— Que si !... adresse : « Poste restant ».

Le phénix. — Le petit Rodolphe est un enfant insipide, que ses parents ont la faiblesse de croire un phénix et aux sottises de qui ils applaudissent à tort et à travers.

Ils en faisaient l'autre soir l'éloge à un visiteur.

— Ah ! oui, madame, dit celui-ci, c'est un bien gentil enfant ; quelle chance est la vôtre... A quelle heure le couche-t-on ?...

* **Théâtre.** — Voici les spectacles de la semaine : Dimanche 8 janvier, en matinée et en soirée, *Napoléon*, drame historique en 5 actes et 9 tableaux, de Meynet et Didier. — Mardi 10 janvier, *Napoléon*. — Jeudi 12 janvier, pour la 1^{re} représentation de gala, *Le Bois sacré*, comédie en 3 actes de MM. de Fiers et Caillavet.

* **Kursaal.** — Une grosse affaire ! a plus de succès que jamais. Un rire fou, inextinguible, secoue les spectateurs du premier au dernier acte.

En présence de ce gros succès, ce vaudeville sera donné jusqu'à dimanche inclus, en matinée et soirée, et tous les soirs avec le Vitrographe au lever de rideau. Ce seront irrévocablement les dernières.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO